



POUR LE XIV. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'Ambition.

Quærite primùm regnum Dei & justitiam ejus.
Cherchez avant tout le royaume de Dieu & sa justice.
S. Matth. c. 6.

S'IL est vrai, comme dit saint Paul, que toutes les créatures sont bonnes, quand on en use légitimement; s'il n'en est aucune que l'homme ne puisse employer à la gloire de Dieu & à la sanctification de son ame; il n'est donc pas défendu de desirer les biens de ce monde: les richesses, les charges, les emplois, les dignités, l'élevation peuvent donc être l'objet d'une ambition raisonnable, même d'une ambition chrétienne, si je puis le dire ainsi; puisque ceux qui usent comme il faut de toutes ces choses, y trouvent une infinité de moyens pour acquérir le royaume des cieux, en pratiquant les œuvres de la justice.

Mais s'il est vrai, d'un autre côté, que ces mêmes biens peuvent devenir & sont presque toujours en effet, l'occasion & l'instrument de notre perte; si parmi ceux

LE XIV. DIM. APRÈS LA PENT. 125

qui les desirent, il n'en est peut-être pas un seul qui se propose premièrement & par-dessus tout la gloire de Dieu & le salut de son ame ; si parmi ceux-là même qui s'imaginent n'avoir pas d'autre motif, on en trouve si peu qui fassent de ces sortes de biens, l'usage qu'ils devroient en faire ; cette ambition qui est toujours & nécessairement criminelle, quand on ne cherche que sa propre satisfaction, est donc toujours infiniment dangereuse, lors même que l'on croit n'avoir & que l'on n'a effectivement en vue que la gloire de Dieu, son salut & le bien public.

Tous les hommes cependant voudroient être riches, élevés, placés au-dessus de leurs semblables : quel aveuglement ! Faisons là-dessus, mes chers Paroissiens, quelques réflexions familières, dont le fruit, si nous sommes sages, sera de mettre un frein à nos desirs, & de *chercher par-dessus tout le royaume de Dieu & sa justice.*

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

UN Prône sur l'ambition n'est bon que dans les grandes villes : cela n'est pas vrai. Le germe de cette passion se trouve dans les hommes de tout état : on la voit se développer & grandir à mesure qu'elle a occasion de s'étendre. Parcourez toutes les conditions depuis les plus relevées jusqu'aux plus basses ; vous trouverez des

hommes qui cherchent à percer la foule qui se pressent, s'écartent, se poussent, se repoussent, se supplantent les uns les autres.

Ce sont des voyageurs qui ne tournant jamais la tête en arrière pour voir ceux qui ne les suivent que de loin, regardent sans cesse en avant, & s'efforcent de joindre ceux qui les passent, ou de passer ceux qui marchent sur la même ligne. Tel est le monde; & où? par-tout. Chez les Militaires, dans le Barreau, chez les Commerçans, dans l'Eglise, dans nos misérables villages, chez le plus bas peuple.

De-là naissent les jalousies, les disputes, la haine, les divisions, les calomnies, les trahisons, la perfidie, les noirceurs: de-là naissent les vols, les rapines, l'usure, & toutes sortes d'injustices. La misérable fureur qu'ont les hommes de se nuire mutuellement, de se troubler, de se noircir, de se déchirer, de se détruire les uns les autres, cette fureur étonnante n'a presque jamais d'autre principe que l'ambition.

Dites-moi, je vous en prie, Monsieur, où voulez-vous aller? quel est donc enfin le but de l'avidité insatiable à laquelle vous sacrifiez la probité, l'honneur, votre conscience, votre religion, votre Dieu? Je veux m'enrichir, acheter des charges, des terres, changer de nom, d'état, & secouer la poussière dans laquelle mes peres ont vécu: fort bien. Et parce que vous avez

formé dans votre tête le projet insensé de vous étendre bien loin au-delà des bornes dans lesquelles vos peres se sont renfermés, il faut sucer le sang de la veuve, envahir l'héritage de l'orphelin, opprimer, étouffer, dévorer le pauvre qui n'a pas la force de vous résister : il faut élever votre maison sur la ruine de vingt familles, & vous engraisser de la plus pure substance du pays où vous êtes établi pour le malheur de ceux qui l'habitent : il faut que le public soit la victime de votre orgueil & de la folle ambition qui vous tourmente ?

Les familles les plus illustres ont eu leur commencement ; & il faut bien que quelqu'un commence : vous avez raison : mais il faut commencer par la vertu & par le mérite ; il faut commencer par se rendre utile & précieux à ses concitoyens. N'avez-vous jamais remarqué ce verset du Pseaume que nous chantons le Dimanche à Vêpres ? *Gloria & divitiæ in domo ejus. Heureux l'homme qui craint le Seigneur, dit le Prophète... La gloire & les richesses sont dans sa maison :* (Ps. 111.) Prenez garde : il ne dit pas les richesses & la gloire ; mais la gloire d'abord & ensuite les richesses. Il faut donc commencer par acquérir la gloire que donnent la vertu & le vrai mérite ; & non pas les richesses, qui sont ordinairement le fruit de l'iniquité, quand elles ne sont pas la récompense de la vertu.

Joseph passa de l'esclavage & de la prison au gouvernement de l'Égypte ; il fut le premier Ministre & comme le Pere de Pharaon , jamais fortune plus brillante : mais Joseph avoit sauvé l'État en prédisant la stérilité de sept années consécutives , pendant lesquelles les Égyptiens & leurs voisins auroient péri par la famine , sans la prédiction , les conseils & la haute sagesse de ce jeune esclave. Mardochée fût élevé , comblé de biens & de gloire par Assuérus , Roi de Perse ; mais Mardochée avoit découvert une conspiration que l'on avoit tramée contre la personne de ce Prince. David passa de la garde des troupeaux , à la cour du Roi Saül , après la mort duquel il fût élevé sur le trône ; mais David avoit vaincu Goliath , & sauvé les Israélites des mains de leurs ennemis. Nous voyons quelquefois des hommes de bien que la Providence tire de la poussière ou de la misère pour les élever aux honneurs ; mais cette élévation est le fruit de leur vertu , la récompense de leur mérite & des services qu'ils ont cherché à rendre au public. Quel est votre mérite ? où sont vos vertus ? Quelle espèce de service rendez-vous à votre patrie ? quoi ? parce que vous avez de l'argent , & de l'argent pillé de toute main ; il faut que vous achetiez des honneurs ? parce que vous avez amassé des trésors aux dépens du public , & à force d'injustices ;

il faut que vous achetiez le droit de vexer encore plus le public, & de commettre plus aisément de nouvelles injustices ?

Je n'ai rien acquis que par des voies justes : que ferois-je de mon revenu & de mes épargnes, si je ne quittois point l'état de mes peres ? vous seriez plus aisé, plus riche dans cet état ; vous seriez des premiers & des plus honnêtes de cet état ; vous seriez à vos fils & à vos filles un établissement plus avantageux dans ce même état ; & mieux encore que tout cela, vous auriez abondamment de quoi faire des bonnes œuvres, & des bonnes œuvres de toute espece. Car enfin ; si parce qu'on a du reste dans son état, il faut passer à un autre, où l'on n'en aura point assez, le superflu de ceux qui sont riches dans leur état, ne servira donc de rien pour le soulagement des autres, qui manquent du nécessaire dans le leur. Le riche ne sera donc riche que pour lui, & la sage économie de la Providence sera détruite.

Ce laboureur est aisé, il est riche, parce qu'il ne sort point de son état ; parce qu'il est logé, vêtu, nourri comme les personnes de son état ; parce qu'il ne donne point à ses enfans d'autre éducation que celle qu'ils doivent avoir dans leur état. Mais si ce bon laboureur, ce riche payfan vient malheureusement à s'enorgueillir à cause de son bien-être ; & qu'au lieu de cultiver son

bien , il veuille vivre de rentes ; s'il veut des habits & des meubles en soie , au lieu de se borner à la laine de ses troupeaux ; si au lieu d'élever ses enfans à cultiver la terre comme il a fait lui-même , il les envoie à la ville , paie de grosses pensions au collège ; si au lieu de marier ses filles à ses égaux , il double & triple leur légitime pour s'allier avec gens qui sont fort au-dessus de lui. Ce paysan qui pouvoit faire beaucoup de bonnes œuvres dans son état , en rendant une infinité de services aux pauvres de sa Paroisse , non-seulement n'aura plus de superflu ; il manquera bientôt lui-même de son nécessaire.

Que j'aime à voir parmi vous , mes chers Paroissiens , ces maisons vraiment chrétiennes où les enfans conservent d'une génération à l'autre , la simplicité , la modestie , la sobriété en tout , qu'ils ont hérité de leurs peres , n'ayant d'autre ambition que de fertiliser leurs champs , de multiplier leurs troupeaux , d'établir leur famille , non par des mariages brillans , mais solides & avec des personnes de leur état. La Providence les enrichit-elle , les engraisse-t-elle du fruit de leur travail ; & néanmoins leur façon de vivre est toujours la même. Ils semblent ne devenir plus aisés que pour faire des aumônes plus abondantes , aux pauvres de la Paroisse , pour rendre souvent des services essentiels , à qui ?

à gens qui se croient fort au-dessus d'eux, qui ont des prétentions dans le monde, qui veulent y briller, qui tournent quelquefois en ridicule les mœurs simples d'un bon ménager, d'un honnête payfan, à la bourse duquel ils sont pourtant obligés de recourir, & pourquoi? pour contenter leur vanité, pour payer leurs sottises, pour faire en bâtimens, en habits, en meubles, en je ne fais quoi, mille dépenses frivoles qui ne conviennent ni à leurs facultés, ni à leur état.

Mais à quoi bon parler d'état? ils sont tous confondus aujourd'hui; nous ne nous connoissons plus les uns les autres, & nous avons à chaque instant les oreilles rebattues de ce propos: il n'est pas plus que moi; je suis aussi riche que lui. Le fils d'un misérable artisan, dont le pere avoit amassé quelque bien, après avoir vendu ses outils & muré sa boutique, change tout à coup d'habit, de ton, de langage, j'ai presque dit de figure; il se fait donner dans les actes publics la qualité de *Sieur*, il trouveroit mauvais que nous ne le qualifiassions pas ainsi sur nos registres; sur nos registres, où il est nommé fils d'un maçon, fils d'un maréchal, d'un cordonnier, ou quelque autre chose semblable.

De-là, qu'arrive-t-il? on ajuste, on élève ses enfans en conséquence. A force de vouloir s'éloigner & se mettre au-dessus de son état, on multiplie tellement la dépense,

qu'elle se trouve insensiblement portée au-delà du revenu. Votre pere cultivoit lui-même son champ, & vous voulez avoir des fermiers; votre mere étoit vêtue de laine, & vous voulez de la soie pour votre femme & pour vos filles, ainsi & à proportion de tout le reste: & bien, mon enfant, votre pere étoit aisé dans son état; vous serez obéré dans le vôtre. Il avoit amassé, vous dissiperez; il avoit du superflu, vous manquerez du nécessaire; vos enfans seront pauvres; vos petits enfans iront peut-être à l'aumône; & votre vanité, vos folies détruiront ainsi peu à peu le fruit du travail, de la frugalité, de la sage simplicité de vos peres. Mes Freres, je vous l'avoue: vous me faites pitié; mais d'un autre côté, tout cela me navre le cœur, & pourquoi? parce que la fureur de vous élever au-dessus de votre condition, éteint presque entièrement chez vous l'esprit du christianisme: je ne vois qu'orgueil, qu'envie, que jalousie; vous vous damnez. Eh! au nom de Dieu, soyez donc chacun ce que vous êtes; ce que vos peres ont été, vivez comme ils ont vécu, & ne cherchez point à sortir de l'état où la Providence vous a fait naître; sans quoi vous ne serez jamais tranquilles, & vous serez, par conséquent, toujours malheureux.

Car enfin peut-on être tranquille quand on a le cœur perpétuellement agité par de

nouveaux desirs , par de nouveaux projets d'aggrandissement & d'élevation ? Un homme aisé dans son état jouit-il des avantages que lui procure sa position présente , quand il fait sans cesse des efforts pour la changer & la rendre soi-disant encore plus avantageuse ? mais celui qui étant placé au dernier rang se tourmente pour monter un degré plus haut , lorsqu'il y sera parvenu , se tourmentera de même pour s'élever plus haut encore , & ainsi de suite. Est-ce là vivre heureux ? Non : vouloir toujours être ce que l'on n'est pas , avoir ce que l'on n'a pas , c'est fuir le bonheur que l'on cherche.

Voilà qui est très-bien : mais sans m'élever au-dessus de ma condition , ne m'est-il pas permis de m'avancer tant que je pourrai dans un certain état que j'ai embrassé ? tant que vous le pourrez , en ne faisant point de bassesses ; tant que vous le pourrez , en ne commettant point d'injustices ; tant que vous le pourrez , sans nuire à qui que ce soit. Il est permis à un honnête homme , de travailler à son avancement ; mais il ne souffrira jamais qu'on l'avance au préjudice de ceux qu'il sçait avoir plus d'ancienneté , plus de mérite , plus de droit que lui ; un honnête homme se fait des amis , des protecteurs , & il les cultive avec décence ; mais il n'est pas continuellement à leurs trousses ; mais il n'assomme pas de recommandations , de prières , de sollicitations

une personne en place dont il espere quelque faveur. Un honnête homme n'est pas si reinvant, si avide, si impatient; il n'a pas tant d'intrigues, il ne fait pas jouer tant de ressorts; il ne perd pas la moitié de son tems dans les antichambres; il ne se ravale pas jusqu'à faire la cour à des valets, il ne se ruine pas en présens; il ne rampe pas comme une chenille, aux pieds de tous ceux qui peuvent servir son ambition, ou la traverser. Un honnête homme peut se faire connoître, mais il se fait connoître par son mérite, par son exactitude & son application à bien remplir ses devoirs; par la régularité de ses mœurs, par une probité à toute épreuve, par la noblesse de ses sentimens, & par une conduite à tous égards irrépréhensible.

Vous êtes parvenu, Monsieur, & par quelles voies? Combien d'assiduités, d'importunités, d'humiliations, de flatteries, de bassesses ne vous en a-t-il pas couté? je ne dis pas combien d'injustices? vous avez décrié celui-ci, vous avez calomnié celui-là; vous avez desservi l'un? vous avez déplacé l'autre: vous avez écarté des concurrens qui méritoient la préférence sur vous par mille raisons; & vous avez nui par conséquent au bien public plus ou moins, suivant que la place qui étoit l'objet de votre ambition, est plus ou moins importante. Malheur à ceux qui dans la distribu-

tions des différens emplois ont moins d'égard au mérite qu'à la faveur , négligeant , perdant de vue , oubliant tout-à-fait quiconque est assez modeste , assez sage , assez peu ambitieux pour ne pas chercher à se produire ! Malheur à ceux chez qui les recommandations , le crédit , la brigue , les intrigues l'emportent sur la justice & sur la vertu ! Il y a quelquefois pis : on trouve des mains avarés qui vendent tout. Si vous n'avez pas de quoi payer , ou si vous avez assez d'honneur pour ne pas vous porter à des infamies , mon ami , vous n'aurez rien , vous ne serez jamais que ce que vous êtes.

Ne pourroit-on pas conclure de là , mes Freres , que l'ambition porté à un certain point est incompatible non-seulement avec le mérite qu'il faudroit avoir pour occuper dignement les places que l'on recherche ? Car le vrai mérite est toujours accompagné d'un grand fond de modestie , au lieu que l'ambitieux est rempli d'orgueil & de présomption ; mais incompatible encore avec la vraie probité. Quelqu'un qui a vraiment de la probité , ne sacrifie jamais le bien public à son avantage personnel ; quelqu'un qui a de la probité , respecte toujours les intérêts , les droits , l'existence du moindre des hommes. Celui-là au contraire qui est dominé par son ambition , n'a gueres d'égard ni au bien public , ni au droit des particuliers ; il se fait jour à travers les plus

grands obstacles , il franchit hardiment ceux-là même que l'honneur , la justice , la religion lui opposent.

Que dis-je ? la Religion : est-ce que l'ambitieux connoît l'Evangile ? Est-ce qu'il auroit le courage de jeter un regard chrétien sur le crucifix ? Est-ce qu'il pourroit soutenir la pensée des saintes maximes dont la pratique fait l'homme juste ? Est-ce que les desirs d'ambition qui le dévorent ne lui inspirent pas de l'aversion , même de l'horreur pour les humiliations profondes , pour cet état d'anéantissement où il sçait que Jésus-Christ notre maître s'est volontairement réduit pour nous servir de modèle ? Il n'est aucune passion qui ne soit incompatible avec l'esprit du christianisme , j'en conviens ; mais l'ambition a cela de propre , qu'elle attaque directement le principe de toutes les vertus chrétiennes , je veux dire , l'humilité , l'abnégation de nous-mêmes.

C'est sur cette abnégation que sont fondées la foi , l'espérance , & la charité. Sans cette abnégation point de foi ; il faut renoncer à son propre sens , pour croire ce que l'on ne sçauroit comprendre : sans cette abnégation point d'espérance ; quiconque met sa confiance en soi-même , n'espère point en Dieu : sans cette abnégation point de charité , il faut se mépriser , se haïr , renoncer à soi-même pour aimer Dieu. Or cette abnégation , ce renoncement à soi-même

même, sont radicalement & nécessairement anéantis dans un cœur dominé par l'ambition. Les autres vices coupent les branches de l'arbre, celui-ci en fappe le tronc. Les autres passions détruisent l'édifice peu à peu, & en commençant par le faite, l'ambition en attaque les fondemens, & les fait étouler tout-à-coup.

Venez nous dire après cela, mes Freres, que l'ambition n'est point un crime, qu'elle est moins un vice qu'une vertu, & la marque d'une ame noble. Mais depuis quand la noblesse d'ame & la vertu consistent-elles à ne pouvoir mettre un frein à ses desirs, ni des bornes à ses prétentions? L'avare a donc l'ame bien noble, car il n'est jamais rassasié d'or & d'argent; l'avarice est donc une vertu. L'impudique a l'ame bien noble, car il n'est jamais rassasié de plaisirs honteux; l'impudicité sera donc aussi une vertu. Le vindicatif acharné à la perte de son ennemi, le persécutant jusqu'au tombeau, jusque dans la personne de ses enfans, & de ses petits enfans; le vindicatif a donc l'ame bien noble, & la plus cruelle vengeance est une vertu! C'est donc une vertu de s'abandonner à ses passions, de ne rien prendre sur soi, de ne se faire aucune violence.

Mes Freres, je me trompe: car si la vertu consiste à se faire violence, & à prendre beaucoup sur soi; qui est-ce qui a plus de vertu que l'ambitieux? La foi nous apprend

138 LE XIV. DIMANCHE

que pour gagner le ciel, il faut souffrir ; s'humilier, se combattre, se vaincre soi-même : l'ambitieux en dit tout autant ; & il le fait, non pour gagner le ciel ; mais pour arriver au but où le porte son ambition. Il y a des gens qu'il déteste, & il les carresse : il y en a qu'il méprise, & il les encense : il y en a qui le mortifient, & il le souffre sans dire mot. Il a la colere & le dépit dans l'ame, & il dissimule & il se tait, il paroît comme insensible. Il n'a point de mœurs, & il contrefait l'homme chaste ; il n'a point de religion, & il fait le dévot : il est bouffi d'orgueil, & il s'humilie ; la jalousie le dévore, & il fait l'éloge de ses rivaux à ceux qui les aiment. Il est d'une hauteur insupportable, & il se courbe devant un valet ; il est naturellement impatient, & il attend une matinée entière, quelques minutes d'audience. Il se plie enfin, il se replie, il prend toute sorte de figures, il joue toutes sortes de personages : rien de plus souple vis-à-vis de ceux auxquels il veut plaire, & qu'il a, dit-il, intérêt de ménager : ah ! qu'il lui en coûte ! Et voilà sa vertu.

C'est une ambition bien digne de l'homme sage, que de faire sans cesse de nouveaux efforts pour avoer dans le bien, dans la pratique de la vertu & des bonnes œuvres ; de ne jamais regarder derrière soi pour voir le chemin qu'on a fait dans les

voies du salut, & de porter toujours sa vue en avant, pour voir celui qui nous reste encore à faire. C'étoit l'ambition de Saint Paul; ç'a été celle de tous les Saints; c'est l'ambition de tous les Justes, de tous les véritables Chrétiens. Ils comptent pour rien ce qu'ils font, en comparaison de ce qu'ils voudroient être, & pourquoi? parce qu'ils ont devant les yeux un modèle divin à la perfection duquel il ne pourront jamais atteindre, & après la perfection duquel néanmoins ils ne cessent de soupirer & de se porter de toutes leurs forces. Plus ils font de progrès, plus ils voyent de progrès à faire: plus ils sont humbles, plus ils cherchent l'humilité: plus ils sont patiens, plus ils desirerent la patience: plus ils sont purs, plus ils desirerent la pureté: plus ils sont justes en un mot, plus ils s'efforcent de devenir encore plus justes: & toujours ainsi de vertu en vertu, de lumiere en lumiere, de grace en grace, de bonnes œuvres en bonnes œuvres; jusqu'à ce qu'ils tiennent enfin la couronne que Jésus-Christ leur a promise, qu'il leur a préparée & qu'il leur montre.

Voilà, mes Freres, l'ambition que l'on peut appeller une vertu, & le signe d'une ame vraiment noble; parce que cette ambition exclut nécessairement tous les vices; parce qu'elle dompte toutes les passions: parce qu'elle rend l'homme véritablement maître de lui-même; maître non-seulement

de ses actions & de sa conduite extérieure, cela n'est rien, l'hypocrisie en fait tout autant; mais je dis maître de ses pensées, de ses affections, de tous les mouvemens de son ame qui est libre & indépendante de tout, parce qu'elle est soumise à la grace, parce qu'elle est l'esclave de Jésus-Christ; & la liberté, la paix, le vrai bonheur des enfans de Dieu sont le fruit de ce bienheureux esclavage.

Certes l'objet d'une telle ambition vaut la peine qu'on le recherche & qu'on l'achete aux dépens de tout ce que l'on a de plus cher au monde: c'est une couronne immortelle; c'est un bien-être éternel; c'est le paradis. Mais sacrifier son repos & le bien-être dont on pourroit jouir en vivant sans ambition, le sacrifier à un bonheur imaginaire que l'on ne sauroit trouver ici-bas, & qui, quand bien-même on y parviendroit, ne peut durer tout au plus que quelques années; quel aveuglement!

Travailler pour se procurer du pain & pour se donner une existence quand on n'en a point, il n'y a rien là que de raisonnable, & il le faut: mais ne pouvoir vivre tranquille & content de ce que l'on est, quand on est à peu près ce que l'on doit être; ne pouvoir souffrir personne au-dessus de soi dans son état, & lorsqu'on les a tous passés, en prendre un au-

tre, puis recommencer le même train ; cela est fou.

C'est la passion des grandes ames ; dites donc des ames superbes & présomptueuses ; dites donc des ames foibles , des ames basses. Une belle ame aime à ne dépendre que de Dieu seul & de ses devoirs ; l'ambitieux se rend volontairement esclave de tout ce qui peut le conduire à son but : une belle ame honore sincerement la vertu , elle a le vice en horreur , quelque part qu'il se rencontre : l'ambitieux foule aux pieds le mérite , lorsque le mérite traverse son ambition ; & il se prosterne devant le vice , lorsque le vice peut lui frayer le chemin de la fortune.

Une comédienne , une libertine , une infame qui prostitue publiquement son honneur , sa personne , son ame , sa religion , son Dieu ; une comédienne , une libertine , une infame , l'opprobre de l'humanité , l'horreur de tous les gens de bien , la honte du Christianisme ; une comédienne , une libertine , une infame qui a du crédit , parce qu'elle est entretenue par un homme en place , devient une espece d'idole devant laquelle l'ambitieux se prosterne. O l'ame noble ! ô la belle ame ! c'est-à-dire que si cette malheureuse qui court les rues , qui mandie son pain , ou qui est employée aux plus vils services de votre basse-cour , venoit tout-à-coup assez opulente pour

acheter toutes les charges, tous les honneurs qui sont l'objet de votre ambition, vous l'épouseriez ou la feriez épouser à votre fils, si vous le pouviez : c'est-à-dire qu'il n'est rien de si bas, rien de si abject que l'ambitieux ne faisisse & qu'il n'embrasse pour parvenir à son but. Et voilà comme l'ambition est la passion des belles ames.

Mais il y a une ambition vraiment noble, celle qui a pour objet le bien public, la gloire de Dieu, la sanctification de notre ame. Oui, sans doute, & c'est la seule qu'un honnête homme, un bon citoyen, un vrai chrétien puisse se permettre.

SECONDE RÉFLEXION.

L'APÔTRE saint Paul, dit, en parlant de l'Episcopat, que ce celui qui le desire, desire une bonne œuvre : *Qui Episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*. Ne pourroit-on pas dire la même chose de toutes les charges, de toutes les places, de tous les emplois qui sont l'objet de notre ambition ? Plus on est riche, plus on est élevé ; plus on a de l'autorité dans le monde, plus aussi est-on à portée de contribuer efficacement au bien public & de faire un grand nombre de bonnes œuvres. Si ce bien public & ces bonnes œuvres sont le vrai motif de votre ambition, elle n'a certaine-

ment rien que de fort louable : *Bonum opus desiderat.*

Celui qui desire l'Episcopat desire une œuvre excellente. Quelle sorte de bien ne fait point un Evêque dans son Diocèse, soit par lui-même, soit par le ministère de ceux qui sont à ses ordres ? Il travaille à déraciner les abus, à détruire les superstitions, à prévenir, ou à faire cesser les scandales. Il conserve le dépôt de la foi & de la morale dans toute sa pureté ; il maintient, ou il rétablit la discipline ; il abolit dans le culte extérieur, tout ce qui paroît s'éloigner du véritable esprit de l'Eglise, tout ce qui n'est point assez conforme à la majesté de la vraie Religion. Il forme de dignes Ecclesiastiques, il donne aux peuples de fideles Pasteurs ; en quoi il a le premier mérite de tout le bien que les bons Curés font dans leur Paroisse ; & ce bien-là est immense.

La vigilance, la charité, la tendre sollicitude de l'Evêque ne se bornent point au spirituel. Il rend d'ailleurs une infinité de services à ses Diocésains, dont il se regarde comme le pere. Il fournit à la subsistance & à l'éducation de certaines familles honnêtes, mais pauvres dans leur état. Il paie plusieurs pensions, & dans les Couvens, & au College, & au Séminaire. Sans lui ce jeune Ecclesiastique ne seroit jamais parvenu, & ses talens

auroient été enfouis : sans lui cette Religieuse auroit manqué sa vocation, elle seroit restée dans le monde, exposée à tous les dangers, à tous les malheurs de l'indigence. Il dotte de pauvres filles, il fait apprendre un métier à des pauvres garçons ; il aide autant qu'il le peut, soit de sa protection ou de sa bourse, tous ceux qui ont recours à lui ; & le crédit que sa naissance jointe à son rang lui donnent dans le monde, tourne dans une infinité d'occasions au profit de ses ouailles, aussi-bien qu'une bonne partie de son revenu. Que de bonnes œuvres ! & l'on vient nous dire après cela, que les Evêques sont trop riches, qu'ils sont trop puissans : dites plutôt qu'ils ne le sont point encore assez.

Oui : mais tous ne sont pas ceci, & cela, & le reste : qui est-ce qui vous l'a dit ? avez-vous été leur économe ? avez-vous compté avec eux ? faut-il qu'ils viennent vous consulter sur toutes les bonnes œuvres qu'ils ont à faire ? pousseriez-vous l'injustice & la témérité au point de les juger, de les condamner d'après les inventions & les calomnies de certaines gens qui regardant les Evêques comme les arcs-boutans de l'Eglise qu'ils n'aiment pas, leur enlèvent l'existence & la considération dont ils jouissent.

On voudroit qu'ils ne parussent jamais, ni à la Cour, ni dans la Capitale, où les

affaires de la Religion & les besoins de leurs Dioceses les appellent : on voudroit qu'ils n'eussent aucun rapport avec les Puissances, aucun accès auprès du trône; qu'ils laissassent le champ libre aux ennemis de l'Eglise; qu'ils n'eussent ni les moyens, ni la liberté d'aller solliciter en sa faveur, la protection de celui qui a reçu du ciel un glaive pour la défendre. Messieurs, Messieurs, vous avez beau crier & beau faire : depuis le premier Roi chrétien, jusqu'à notre Roi très-chrétien, il y a toujours eu, & il y aura toujours des Evêques & des saints Evêques à la Cour. Eh, bon Dieu ! où en serions-nous s'il n'y avoit dans l'Episcopat ni les richesses, ni la naissance, ni le crédit que vous leur envie? La piété, la piété : vous êtes des hypocrites : car, outre que la piété n'est rien moins qu'incompatible avec les richesses & la naissance; la piété, la vertu, le mérite sont la chose du monde dont vous faites le moins de cas. Ce que nous pouvons souhaiter de mieux est donc que les Evêques soient toujours tirés des plus nobles, des plus illustres, des plus accréditées, des plus puissantes familles de l'Etat; & pourquoi? parce que les ennemis de l'Eglise & de l'Etat, vous, Messieurs les raisonneurs & les réformateurs universels, comptez la piété pour rien, quand elle est seule : il faut des noms, il faut une existence, il faut

un crédit qui vous impriment au moins un respect forcé, qui opposent une barrière aux efforts que vous faites pour anéantir tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, tout ce qu'il y a de plus précieux & de plus aimable sur la terre.

Quoique cette réflexion ne soit pas précisément de mon sujet, elle ne m'est cependant pas échappée ; je l'ai faite à dessein, parce que nous vivons dans un siècle où tout le monde, jusqu'à des petits bourgeois, jusqu'à des femmelettes, des gens de rien, se mêlent de raisonner, de critiquer, de réformer, sans savoir ce qu'ils disent. Nous trouvons à chaque pas des aveugles qui veulent juger des couleurs, & qui extravagent : cela fait pitié, & mériterait punition en bonne justice.

Je reviens maintenant, & je dis, que comme le desir de l'Episcopat n'a rien que de fort louable dans celui qui le desire seulement à cause des bonnes œuvres de toute espece, qui sont les fruits de l'Episcopat ; de même, si quelqu'un ne desir de s'avancer dans le monde & de parvenir à certains emplois, que pour être plus à portée de faire le bien, on ne peut pas dire que son ambition soit criminelle : car vous savez, mes Freres, qu'il n'y a point d'état, qu'il n'est aucune place, aucune charge dont les devoirs remplis comme il faut, n'aboutissent au bien public. Or, quiconque

travaille pour le bien public, par un principe de charité, par tous les motifs surnaturels que la Religion nous inspire, celui-là ne peut que s'enrichir devant Dieu par un grand nombre de bonnes œuvres.

Quelles obligations n'avons-nous pas aux militaires? Plus ils sont avancés dans le service, plus ils sont à même de procurer le bien public. Ils nous défendent, ils nous gardent, ils nous sauvent, ils tiennent nos ennemis en respect, ils veillent à la garde du Prince, qui est la prunelle de nos yeux, & comme le souffle de notre bouche. Ils sont dans la paix aussi-bien que dans la guerre, l'ornement & la force de de l'Etat. Quel bien ne fait point un Officier vraiment honnête homme, dans la troupe à la tête de laquelle il est placé? il discipline le soldat, il veille sur ses mœurs; il lui inspire par son exemple, encore plus que par ses leçons, la véritable vertu, le vrai courage, les vrais sentimens d'honneur, c'est-à-dire, l'esprit du christianisme.

Passer delà dans les tribunaux de la Justice: quoi de plus précieux qu'un bon Magistrat! Il est comme la bouche du Prince, l'organe de la vérité, le Ministre des Loix; il est le protecteur de la veuve, le père de l'orphelin, le défenseur du pauvre, la terreur des méchans & l'asyle des gens de bien. Les Magistrats reçoivent les tables de la Loi des mains sacrées de Sa Majesté;

c'est en son nom & par son autorité royale qu'ils jugent nos différends, qu'ils terminent nos disputes, & font rendre à chacun ce qui lui appartient. Que les fonctions de la magistrature sont respectables! & indépendamment de vos fonctions ordinaires au Barreau, combien de bonnes œuvres ne pouvez-vous pas faire, Monsieur, pendant le tems qui vous est donné pour vous délasser dans vos terres, en profitant de la confiance, de la considération, du respect que vous attirent vos lumières & votre place, pour assoupir les querelles, prévenir les procès, rétablir ou entretenir la paix dans les familles, & leur épargner les frais immenses qu'entraînent les formalités, les procédures, & tous ces actes judiciaires qui n'ont point de fin.

Parcourez ainsi tous les Etats, & remarquez, mes Freres, que plus on y est avancé, plus on a des moyens de concourir à l'utilité publique: or s'il est vrai que cette utilité publique soit le motif de votre ambition; si vous ne desirez de vous avancer dans tel & tel état que pour être à portée de rendre de plus grands services à vos concitoyens, j'ai dit & je répète que votre ambition est louable: bien plus, elle est nécessaire, & il seroit à souhaiter que nous eussions tous une ambition de cette nature; la raison en est toute simple, & vous la sentez aussi-bien que moi.

Si ce jeune Ecclésiastique, par exemple, a de l'ambition dans le sens que nous venons de le dire ; s'il ne desire de s'avancer dans son état, que pour être plus utile à l'Eglise ; il travaillera de toutes ses forces à acquérir la science & la piété, qui lui sont nécessaires à cet effet. Il n'aura recours ni aux protections, ni aux recommandations ; il n'emploiera pour parvenir, d'autres moyens qu'une exactitude constante, une application infatigable à remplir ses devoirs actuels ; son ambition ne sera autre chose qu'un zèle qui s'enflamme, qui cherche à s'étendre, parce qu'il se trouve trop resserré ; son ambition sera de gagner des âmes à Dieu : plus il fera de fruit, plus il voudra être à même d'en faire encore davantage : plus il sera utile à l'Eglise, plus il desirera de lui être plus utile encore ; & il croîtra lui-même en science & en piété, à mesure qu'il y occupera une place plus élevée & plus importante : ô la belle, ô la précieuse ambition !

Si l'amour de la justice & du bien public, Monsieur, est le vrai motif de l'ambition qui vous fait aspirer aux emplois les plus relevés de la Magistrature, à un rang supérieur à celui que vous y occupez ; vous vous distinguerez dans votre Corps, par une intégrité à toute épreuve, par votre application à l'étude des loix, par votre assiduité au palais, par une vie retirée & la-

borieuse, par des mœurs pures, irrépréhensibles, exemplaires, exemptes de tout soupçon de libertinage, ainsi que d'irréligion.

Un Ecclésiastique qui auroit de mauvaises mœurs, seroit un grand sujet de scandale; un Magistrat libertin seroit peut-être encore plus de mal. Il y auroit à craindre qu'il ne vendît, qu'il ne prostituât la justice. Les vieillards accusèrent Suzanne, ils la diffamèrent, la condamnerent à la mort, parce qu'elle ne voulut pas consentir à leur passion détestable. Si elle avoit voulu les croire, ils auroient vraisemblablement condamné bien d'autres innocens pour lui plaire.

Ce seroit encore pis, si vous manquiez du côté de la religion; si vous donniez malheureusement dans le système nouveau des foi-difans Philosophes; si vous alliez asseoir sur les fleurs de lys, un incrédule, un déiste, un matérialiste, un impie; il n'y auroit plus rien alors de sacré pour vous. Dans tous les cas où les loix civiles se trouveroient en concurrence avec les loix ecclésiastiques, vous ne vous donneriez pas la peine d'examiner qui a tort ou qui a droit; vous ne jugeriez que par prévention; vous seriez ravi de pouvoir donner un avis peu favorable à l'Eglise, l'aversion que l'esprit d'incrédulité inspire toujours, & nécessairement pour tout ce qui a rapport au bien de la religion & de ses ministres, vous pousseroit au-delà des bornes qui vous sont marquées; vous confon-

APRÈS LA PENTECÔTE. 151

driez , vous aimeriez à confondre ce qui est de votre compétence avec ce qui n'en est pas ; vous mettriez la main à l'encensoir , & vous abuseriez , avec impiété , du ministère le plus respectable.

Mais si vous ne cherchez à vous avancer dans les charges de la Magistrature , que dans la vue du bien public , pour vous opposer avec plus de force au torrent de l'injustice & de l'iniquité , vous joindrez à l'étude & aux bonnes mœurs , une piété sincère en Jésus-Christ , le Juge des Juges ; vous puiserez au pied de sa croix , les lumières & la force qui vous sont nécessaires pour démêler sûrement le vrai d'avec le faux , pour rendre en toute occasion , des jugemens équitables , sans avoir égard à la faveur , ni aux sollicitations de quiconque pourroit vous engager à trahir votre ministère. Plus vous serez élevé , plus vous sentirez accroître votre zèle pour la justice , plus vous serez ferme , intègre , ennemi irréconciliable de tout ce qui blesse les loix , de tout ce qui est contraire au bon ordre ; & enfin , si le desir de vous rendre plus utile au public , est le vrai motif de votre ambition , les vœux de ce public vous porteront toujours aux premières places ; il applaudira toujours au choix du Monarque , à qui seul appartient le droit de vous faire passer du dernier rang au premier , & du premier au dernier , comme bon lui semble , puisque vous n'existez que

par lui , puisque vous êtes par la seule autorité , ce que vous êtes.

S'il est vrai , Monsieur , que le desir de vous avancer dans le service , soit un effet du zèle dont vous êtes animé pour le service du Prince , pour le bien de l'État , pour la gloire de Dieu , par conséquent , & pour le salut de votre ame , vous serez bien éloigné de demander , même de souffrir que l'on vous avance au préjudice de ceux qui , les choses d'ailleurs égales , ont plus de mérite & plus de capacité que vous n'en avez. Vous serez bien moins occupé à solliciter votre avancement , qu'à vous en rendre digne par votre exactitude à remplir avec honneur & selon Dieu , toutes vos obligations , dont la plus essentielle , sans contredit , est de veiller sur les mœurs de ceux qui sont à vos ordres ; usant de toute votre autorité pour les contenir dans les bornes du devoir , vous opposant de toutes vos forces à cet esprit de libertinage & d'irréligion , qui est si commun parmi eux , qui les amollit , les énerve , & les rend nécessairement moins propres aux exercices de leur métier.

Per-suadé que celui-là ne sauroit avoir , à l'égard de son Prince & de sa patrie , une fidélité bien sûre , qui est infidèle à sa religion & à son Dieu , vous demanderez pour vous-même , & vous tâcherez d'inspirer aux autres , les sentimens de religion , qui

dans un militaire Chrétien , sont le seul fondement solide d'une fidélité, d'un courage , d'une bravoure à toute épreuve. Telle sera , Monsieur , votre façon de penser & d'agir , si vous ne desirez de vous avancer dans votre état que pour y servir plus utilement le Roi & la patrie. Mais si vous n'avez en vue que votre intérêt personnel, toutes les voies, même les plus injustes , vous seront à peu-près égales , pourvu que vous arriviez à votre but ; vous compterez sur vos protections , ou sur votre naissance bien plus que sur votre mérite ; vous ne vous inquiétez ni des mœurs , ni de la religion de ceux à qui vous commandez ; vous les verrez de sang-froid , donner dans le libertinage le plus affreux ; vous entendrez , sans être ému , leurs juremens , leurs imprécations , leurs blasphêmes , & pourvu que vous fassiez votre chemin , vous ne vous embarrasserez gueres de tout le reste.

Faire son chemin , & ne pas s'embarrasser du reste , voilà mes Freres , voilà le grand mal de l'ambition , qui domine & qui damne la plûpart des hommes. On brigue certains emplois , on achete certaines charges , on court après certaines places : pourquoi ? Parce que ces emplois sont lucratifs , parce que ces charges sont honorables , parce que ces places sont bonnes. C'est là tout ce que l'on envisage ; jamais ou presque jamais les obligations que l'on contracte , le

bien que l'on peut y faire, les moyens de salut que l'on y trouve, les dangers de se perdre, à quoi l'on y est exposé.

Cette place est bonne, oui sans doute, elle est bonne, *bonum opus*; & vous ferez des biens infinis, si vous en remplissez chrétiennement tous les devoirs. Les Pasteurs ne sont pas les seuls qui puissent, ni les seuls qui doivent porter les hommes à la vertu, extirper les vices, réprimer les abus, faire cesser les scandales, pratiquer les œuvres de la charité & de la miséricorde. Ils ne sont pas les seuls qui répondent devant Dieu, du salut des âmes. Il n'est point de personne en place qui soit exempte de toutes ces obligations, vis-à-vis de ceux qui lui sont subordonnés, qui ont besoin de son secours, ou à qui son autorité en impose.

Si les hommes qui cherchent à s'enrichir, à s'élever, à se placer au-dessus des autres, n'avoient en cela, d'autre vue que de faire tout le bien qu'on peut quand on est riche, quand on est élevé, quand on est en place, nous louerons leur ambition plutôt que de leur en faire un crime.

Il y a long-tems, mon cher Paroissien, que vous travaillez à devenir, & vous êtes devenu enfin, le plus riche, le plus apparent, le premier, *le coq* de votre village & des environs. L'on ne fait rien sans vous consulter, personne n'ose vous contredire, tout plie sous vous, parce que tout le monde

vous craint ; & tout le monde vous craint ; parce que vous pouvez faire beaucoup de bien & beaucoup de mal à ceux qui vous plaisent ou vous déplaisent. Quand vous parlez , chacun vous écoute ; quand vous commandez , chacun obéit ; quand vous menacez , chacun tremble. On vous salue d'une lieue loin ; on vous aborde avec respect ; on recueille & on répète vos paroles comme des sentences ; votre nom est à tout propos dans la bouche de tout le monde ; vous regnez. Est-ce un mal ? Non , c'est un très-grand bien , au contraire , & nous bénissons la Providence , de vous avoir ainsi élevé au dessus de tous.

Vous terminez les procès ; vous réconciliez les ennemis , vous prévenez les disputes. Tel qui voudroit plaider , ne l'ose pas & vous prend pour arbitre de ses différends , soit par la confiance que lui donne votre probité , soit parce qu'il craint de vous déplaire & de perdre vos bonnes grâces. Vous contenez les mutins ; vous appeaisez les troubles ; les avis que vous donnez à certaines gens qui s'écartent & causent du scandale , vos avis , vos représentations , vos corrections , produisent un tout autre effet que les nôtres , parce que ces gens-là ont besoin de vous ménager , parce que vous pouvez leur rendre mille services.

Qui est-ce qui voudroit vous défobliger ?
Votre maison est l'asile de tous ceux qui

sont dans le besoin ou dans l'embarras. Vous êtes le pere des pauvres , la ressource des malheureux , le conseil des ignorans : & il n'est personne dans la Paroisse qui ne vous ait quelque obligation , ou qui ne puisse être dans le cas de vous demander quelque service. Vous prêtez généreusement à ceux-ci ; vous donnez libéralement à ceux-là ; vous faites gagner leur vie aux autres : il semble que vous soyez riche pour autrui plutôt que pour vous-même. Le pain, le vin, le bouillon, les remedes que vous distribuez aux pauvres malades , en ont sauvé je ne sais combien , qui ne cessent de publier vos bienfaits. Outre le bien que vous faites aux particuliers , vous regardez & vous traitez les affaires publiques , comme si elles vous étoient personnelles ; vous en portez tout le poids ; vous arrangez tout , vous mettez ordre à tout , & vous avez tellement gagné la confiance du peuple , que tous se croiroient perdus , si vous veniez à leur manquer.

Heureuses les Paroisses de la campagne , dans lesquelles il se trouve quelqu'un de ces hommes , qui ont le pouvoir & la volonté de faire le bien , qui ne se lassent jamais de le faire , & qui semblent être nés tout exprès pour le bonheur du pays qu'ils habitent ! Si dans les efforts que vous faites , mon cher Paroissien , pour enrichir & pour élever votre maison , vous n'avez en vue

que les bonnes œuvres dont je parle ; croissez , élevez - vous au milieu & au-dessus de vos concitoyens , comme l'on voit un grand arbre s'élever au milieu de la campagne , étendant ses branches & donnant de ses fruits aux passans , qui se reposent & se délassent sous son ombre. Que vos racines profondes s'étendent au loin ; que vos rameaux fertiles se multiplient & s'élevent jusqu'au ciel ; que la Providence ajoute de nouvelles bénédictions à celles qu'il a répandues sur vos peres , & de nouvelles bénédictions encore sur les enfans qui naîtront de vous.

Que si vous êtes au contraire un de ces petits tyrans , comme il y en a presque partout , qui ne cherchant à s'enrichir & à s'élever au-dessus des autres , que pour contenter leur orgueil & pour dominer sur leurs semblables , qui ne prêtent qu'à usure ; qui ne donnent que par intérêt , ou par ostentation ; qui attirent tout à eux & ne font rien que pour eux-mêmes ; qui sacrifient toujours le bien public à leur avantage personnel ; qui s'emparent de tout pour nuire à tout ; qui usent de leur autorité , non pour réprimer les méchans , mais pour opprimer les gens de bien ; qui vexent une pauvre communauté , sous prétexte de lui rendre service ; qui suppriment ses titres , sous prétexte de les conserver ; qui dévorent peu à peu la substance d'une pauvre famille ,

sous prétexte de la soutenir. Si vous êtes un de ces hommes, qui au lieu de contribuer à la conservation des mœurs, les corrompent ; qui au lieu d'inspirer des sentimens de religion à ceux qui les approchent, les en détournent ; qui au lieu d'édifier la Paroisse, la scandalisent : un de ces hommes enfin, qui semblent n'exister & n'être élevés au-dessus des autres que pour être la croix du Pasteur, le malheur des ouailles, le poison & la peste du troupeau. Sachez qu'il y a au-dessus de votre tête, un Dieu, qui peut dans un instant renverser tous vos projets, vous arrêter au milieu de votre course, sapper votre maison par les fondemens & vous détruire jusques dans la racine. Sachez que les fruits de votre ambition & de votre orgueil seront comme un germe de malédiction caché dans le sein de votre famille ; que cette famille sera humiliée un jour, & qu'elle rentrera plutôt que vous ne pensez, dans la poussiere dont on l'a vu naître, parce que vous ne lui aurez pas laissé pour héritage la justice, la vertu, la piété, la crainte de Dieu, sans quoi tout le reste n'a rien de solide, rien de stable, & ne sauroit être de longue durée : *Domum superborum demolietur dominus.* Proverb. c. 15.

Heureux donc, mes Freres, heureux celui qui ne desire d'avoir beaucoup que pour donner beaucoup, & non pour dominer sur les autres, ni pour inspirer de la jalou-

tie à ses égaux , ni pour se venger de ses ennemis , ni pour s'élever au-dessus de sa condition ; mais seulement pour avoir la douce satisfaction de faire du bien à ses semblables , pour racheter ses péchés & acheter le ciel par des aumônes & par toutes sortes de bonnes œuyres. Comme le soleil n'attire à lui les eaux de la terre que pour y répandre ensuite des pluies abondantes , qui donnent la vie & l'accroissement à toutes ses productions : ainsi l'homme sage ne desire quelquefois les biens de ce monde que pour en donner à ceux qui n'en ont point ; & alors , ce ne sont pas les biens de ce monde qui font l'objet de ses desirs , il ne cherche véritablement que le royaume de Dieu & sa justice. Il cherche le royaume de Dieu & sa justice , lorsqu'il n'aspire à certaines places , à certains emplois , que dans la vue d'étendre le regne de la vertu , de la religion , de la piété en Jésus-Christ. O la belle , ô la sainte ambition !

Oui , sans doute : mais prenez garde , & pésez bien la réflexion suivante ; c'est ma dernière , & je finis. On s'imagine très-souvent vouloir ce que l'on ne veut pas. Très-souvent on croit ne chercher que la gloire de Dieu & le salut du prochain , pendant qu'on se cherche soi-même. L'esprit & le cœur humain sur ce point , comme sur une infinité d'autres , sont sujets aux plus dangereuses illusions, Imaginer & vouloir

sont deux choses. Tel étoit charitable, compatissant, généreux dans sa pauvreté, qui est devenu serré, dur, impitoyable dans l'abondance. Tel donnoit beaucoup quand il avoit peu, qui donne peu depuis qu'il a beaucoup; & tel qui dans un poste médiocre paroissoit plein de zèle pour le bien, n'est qu'un homme lâche, un serviteur inutile, quand il est placé plus haut. Ce sont là des faits dont nous n'avons malheureusement que trop d'exemples.

Avant de faire fortune, mon cher Paroissien, vous étiez plus à portée de voir les nécessités de vos Freres, vous les regardiez de plus près, vous les connoissiez mieux, & par conséquent elles vous touchoient davantage : aujourd'hui c'est tout différent; vous ne vivez plus avec les mêmes personnes, vous n'y vivez plus avec la même familiarité. Votre abondance vous a jetté bien loin de la misere du pauvre; vous la perdez de vue insensiblement, vous l'oubliez; ou vous n'y pensez plus que pour vous féliciter secrètement de votre bien-être. Vos richesses, d'un autre côté, on fait naître de nouveaux desirs; elles ont fait éclore de nouveaux projets; vous avez multiplié vos dépenses, vos commodités, vos plaisirs; vous n'avez rien de reste, & à vous entendre vous n'avez pas même encore assez. Vous remplissez admirablement bien, Monsieur, tous les devoirs de votre place;

&c

& ces devoirs paroissent être fort au-dessous de votre zele & de votre capacité. Mais peut-être verrions-nous ce zele & cette capacité s'évanouir tout-à-coup, si vous étiez placé dans ce poste où il semble que vous feriez merveilles. Vous y trouveriez des difficultés que vous ne voyez pas & que vous ne pouvez point appercevoir ; ce qui vu de loin semble fort aisé, paroît ensuite difficile & souvent impraticable, quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre. De là vient, pour le remarquer en passant, qu'il ne faut jamais parler qu'avec la plus grande circonspection sur le compte des personnes en place, ni les critiquer, les blâmer, les condamner, parce qu'ils ne font pas tout le bien qu'ils pourroient & qu'ils devroient faire, à ce qu'il nous semble. Ils rencontrent des obstacles que nous ne voyons point ; ils ont des raisons qui ne nous sont pas connues.

Mais outre ces difficultés & ces obstacles, outre les tentations & les dangers qui mettroient votre zele, votre patience, votre vertu à des épreuves que vous ne pourriez peut être pas soutenir, ne connoissez-vous pas le proverbe si rebattu & si vrai : *Les honneurs changent les mœurs ?* Les richesses, les charges, les dignités, les grandes places donnent de l'orgueil, & l'orgueil est le pere de tout les vices. Plus on a de biens & d'autorité dans ce monde, plus

2. Dom. Tome IV. * H

on est à portée de satisfaire toutes les passions ; & les passions, comme vous sçavez, mes Freres, sont d'autant plus difficiles à vaincre, que l'on est plus à portée de les contenter.

D'ailleurs, quelques purs, quelques louables que puissent être les motifs qui vous portent à désirer les richesses ou l'autorité dont les hommes sont si avides; ce desir est toujours, ce semble, suspect de présomption. Car, après tout, pourquoi penser que vous en useriez mieux que tant d'autres qui en abusent ? Pourquoi penser que vous seriez plus exact, plus zélé, plus sage, plus vertueux que tant d'autres qui restent bien au-dessous de leurs obligations. Pourquoi penser que vous auriez les épaules plus fortes que ceux qui traînent leur fardeau, qui le touchent à peine du bout du doigt ? D'où je conclus enfin, toute réflexion faite, que le plus sage & par conséquent le plus sûr est de renfermer nos desirs dans les bornes de notre condition présente, d'être contents de ce que nous sommes & de ce que nous avons, quand bien-même en aspirant à quelque chose de mieux nous n'aurions que de bons motifs, des vues toutes chrétiennes & toutes saintes.

Mes Freres, croyez moi : faisons le bien qui est à notre portée, & qui dépend de nous : Dieu n'en demande pas davantage, Si j'étois riche, je ferois beaucoup d'au-

mônes & de bonnes œuvres. Peut-être qu'oui, peut-être que non : mais enfin, si vous n'avez que peu, vous ne serez point condamné pour n'avoir pas donné beaucoup. Si j'étois en place, je ferois ceci & cela : peut-être ne feriez-vous rien du tout ; peut-être feriez-vous beaucoup de mal. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi effrayé à la vue des tentations & des dangers à quoi vous seriez exposé, que vous êtes desirieux du bien que vous pourriez faire. Nous ne voyons gueres que les hommes n'usent de leurs richesses & de leur autorité que pour gagner le ciel. N'y a-t-il pas de la présomption à croire que vous vaudriez mieux que les autres.

Divin Jesus qui en conversant avec les hommes, avez marqué un si grand éloignement pour tout ce qui est l'objet de leur ambition ; vous qui imposiez silence aux démons, quand ils publioient votre gloire ; qui vous enfuites sur la montagne, lorsque le peuple vouloit vous enlever & vous faire Roi, donnez-nous cet esprit de sobriété qui est le fruit de la véritable sagesse ; afin que nous vivions tranquilles dans l'état où votre Providence nous a placés, sans autre ambition que d'en remplir fidèlement tous les devoirs, & de vous plaire, ô mon Dieu, par la pratique des bonnes œuvres que vous nous y avez préparées.

Réprimez, étouffez, anéantissez en

H ij

moi, Seigneur, ces desirs ambitieux qui sont les vrais perturbateurs de mon repos & de la tranquillité publique. Ne permettez pas que je cherche à m'élever au-dessus de ma condition; faites que je me borne paisiblement à ce que je suis & à ce que j'ai, attendant pour monter plus haut, les ordres de votre Providence; de manière que si elle juge à propos de m'élever, ou de m'enrichir, je n'aye point à me reprocher les injustices ou les bassesses que commettent presque toujours ceux qui se laissent dominer par cette passion dangereuse. Que ma seule ambition soit de m'élever en vertu, de m'enrichir en bonnes œuvres, de commander à mes passions, de les soumettre, d'avancer de jour en jour dans la justice, pour arriver enfin à ce royaume éternel que vous avez préparé aux âmes fideles qui le desirent & le cherchent par-dessus tout. Ainsi-soit-il.

